


INTRODUCTION

 L'HISTOIRE de la sculpture flamboyante fait apparaître trois grandes terres d'élection: l'Allemagne, la France et l'Ibérie. C'est au cœur de cet ensemble que se juxtaposent la Champagne et la Lorraine, de part et d'autre d'une frontière, au tracé fluctuant et capricieux, qui a servi, pendant des siècles, de limite entre le royaume de France et le Saint-Empire.

Zone d'échange entre la France et l'Allemagne, mais aussi entre la Bourgogne et les Pays-Bas, la Champagne et la Lorraine ont joué le rôle d'un carrefour de l'Occident.

Cette situation, favorable aux relations commerciales, l'a été aussi au mouvement des artistes et l'on ne s'étonnera pas de rencontrer, dans ces provinces, des sculpteurs flamands, bourguignons ou germaniques.

La richesse en matériaux et notamment en carrières de calcaire a favorisé la vocation de nombreux imagiers, dont certains, comme Jacques Bachot ou Ligier Richier, ont acquis une grande renommée.

Ces imagiers, groupés le plus souvent en ateliers, ont été d'ailleurs si nombreux que beaucoup d'entre eux ont migré en des régions variées, apportant parfois très loin la marque de leur formation.

Terre bénie des sculpteurs, les deux provinces ont entretenu des rapports artistiques privilégiés, justifiant une étude commune.

La sculpture champenoise a fait l'objet d'une étude précoce, publiée en 1900 par Koechlin et Marquet de Vasselot, sous le titre: «La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVI^e siècle».

Ce travail, qui repose sur l'un des premiers inventaires régionaux, est toujours considéré comme un modèle du genre.

Pourtant de nombreuses statues ont été signalées depuis 1900 et le traité de Koechlin et Marquet de Vasselot, qui englobe la totalité du XVI^e siècle et déborde largement les limites de notre propos, ignore beaucoup d'œuvres majeures du début du XVI^e siècle: telles sont les Vierges de pitié de Mailly, de Bouilly, de Rigny-le-Ferron et de Provins, les statues de Ravières et de Saint-Pouange, le Christ de Feuges, les Christs de pitié de Saint-Julien-les-Villas, d'Isle-Aumont et de Venizy, la Sainte Marguerite d'Arrelles. D'autres pièces, non moins remarquables, comme le Saint Sébastien de Vallant-Saint-Georges, la Vierge d'Isle-Aumont, le Saint Pantaléon de Villy-le-Maréchal ou le Saint Michel de Rouilly-Saint-Loup, y ont tout juste droit à une simple mention.

La prise en compte de ces sculptures admirables renouvelle entièrement notre conception de l'école troyenne.

Il n'est plus possible de réduire cette école à un petit nombre d'ateliers gravitant autour du Maître de la Sainte Marthe. On savait l'école troyenne riche; on la découvre surabondante en œuvres et en ateliers.

Beaucoup moins centralisée, l'école lorraine a été étudiée, de bonne heure, par une succession de monographies. Mais il faut attendre 1962 pour en trouver une étude générale avec la thèse d'Helga Hofmann: «Die lothringische Skulptur der Spätgotik». Un début de classement par ateliers y est opéré, que nous avons essayé de poursuivre à travers une série étonnante de Sépulcres, unique en Occident par le nombre et la qualité.

Malgré leurs différences, la Champagne et la Lorraine offrent ainsi un ensemble de sculptures exceptionnelles, qui comptent parmi les plus raffinées et les plus attachantes de la période flamboyante.

I GÉNÉRALITÉS



1 - Porte de la Craffè, à Nancy (1463).

LES CONDITIONS HISTORIQUES

1 ASPECT POLITIQUE



A Champagne et la Lorraine ont chacune des raisons d'être fières de leur passé.

La Champagne connaît son heure de gloire dès le début du Moyen Âge et ses puissants comtes ont porté, tour à tour, les couronnes royales de Jérusalem et de Navarre¹.

La Lorraine, quant à elle, résulte du démembrement de l'ancien royaume de Lotharingie, créé en 855 pour le roi Lothaire, arrière-petit-fils de Charlemagne, et qui a su garder son autonomie, au cœur du monde occidental, jusqu'en 959.

Tributaires de vicissitudes fort lointaines, les deux provinces offrent, à la fin du Moyen Âge, des situations politiques assez différentes.

La plus grande partie de la province de Champagne est sous la dépendance directe du roi de France depuis le mariage, en 1284, de Philippe le Bel avec la comtesse Jeanne, qui apporte au roi de France le titre, bientôt légendaire, de roi de Navarre.

Echappe à cette destinée le comté de Rethel, rattaché à la Flandre en 1291 et devenu, au XV^e siècle, possession des comtes de Nevers.

Il en va de même, en Champagne méridionale, des châellenies de Chaource, Isle et Villemaur, propriétés du duché de Bourgogne depuis 1328 et léguées en 1405 à Philippe de Bourgogne, comte de Nevers.

C'est ainsi qu'une partie non négligeable de la Champagne restera sous la dépendance de la maison de Nevers jusqu'au XVII^e siècle, favorisant, dans cette direction, le rayonnement de l'art champenois.

(1) Henri II de Champagne, héros de la troisième Croisade (1190), est devenu roi de Jérusalem en épousant la sœur et l'héritière de Baudouin V, tandis que Thibaut IV de Champagne a hérité, par sa mère, du royaume de Navarre en 1234.

La condition de la Lorraine est beaucoup plus complexe.

La province actuelle s'est formée par la réunion des deux duchés de Bar et de Lorraine ; cependant, le Barrois reste divisé en deux parties : un Barrois mouvant, à l'ouest de la Meuse, placé sous la suzeraineté du roi de France, et un Barrois non mouvant, demeuré terre d'Empire.

La fusion des deux duchés, réalisée par le duc René II en 1483, avait été depuis longtemps préparée par le mariage de ses grands-parents René I^{er} d'Anjou et Isabelle de Lorraine (1420).

Cependant, le nord de la province, autour de Marville et de Thionville, fait alors partie du duché de Luxembourg, dont il partage le sort mouvementé jusqu'en 1659, date à laquelle il en sera détaché et réuni à la Lorraine.

La Champagne et la Lorraine ont beaucoup souffert au XV^e siècle de leur position géographique.

La Champagne a été l'une des provinces les plus durement éprouvées par la guerre de Cent Ans.

L'essor de l'art flamboyant, qui avait connu un magnifique élan à Troyes, dès la fin du XIV^e siècle, avec la construction du jubé de la cathédrale (1382-1388), se trouve brutalement arrêté dans les premières décennies du XV^e siècle.

Naturellement convoitée par les Grands Ducs d'Occident, désireux d'unifier leurs possessions de Flandre et de Bourgogne, la Champagne devient l'enjeu principal de la guerre.

La défaite d'Azincourt (1415) plonge la France dans le chaos.

Complice des Anglais depuis 1416, Jean sans Peur trouve un nouvel allié en la personne de la reine Isabeau de Bavière, écartée du pouvoir par son fils Charles et réfugiée à Troyes dès 1418.

Cette situation de rupture entre la reine et le dauphin aboutit à la signature du honteux traité de Troyes (1420), qui livre la France à l'envahisseur anglais². Désormais, les coups de main se multiplient sur le territoire champenois, ruiné par les mouvements de troupes et les pillages des gens de guerre.

En 1428, la Champagne est tout entière soumise aux Anglo-Bourguignons, à l'exception de Vaucouleurs, ville-frontière, sur les bords de la Meuse.

C'est alors que se situe l'extraordinaire épopée de Jeanne d'Arc, témoin oculaire de la dévastation des campagnes autour de Vaucouleurs, dont fait partie son village de Domrémy.

Jeanne d'Arc est souvent qualifiée de lorraine et l'on comprend mal, dans ces conditions, comment elle aurait pu considérer Charles VII comme son roi. Mais il faut préciser que le fief de Vaucouleurs, détenu en 1428 par Robert de Baudricourt, avait été annexé à la couronne en 1365 par Charles V et qu'il ne deviendra lorrain qu'en 1571.

L'année 1429, marquée par la délivrance d'Orléans (8 mai) et le sacre de Charles VII à Reims (17 juillet), apparaît comme le signe de jours meilleurs et Christine de Pisan, qui avait connu le règne brillant de Charles V, a pu faire ce constat : « L'an 1429, reprit à luire le soleil ».

La paix d'Arras (1435) entre Philippe le Bon et Charles VII met fin à l'alliance entre Anglais et Bourguignons, ces derniers recevant en compensation la châtellenie de Bar-sur-Seine.

(2) Par ce traité, signé le 21 mai 1420, Isabeau de Bavière déshérite son fils Charles, qualifié de « soi-disant dauphin » et prépare le mariage de sa fille Catherine avec Henri V, roi d'Angleterre, mariage qui sera célébré le 2 juin suivant, dans l'église Saint-Jean de Troyes.

Isabeau reconnaît comme son « vrai fils » Henri V, qui est déclaré « héritier du roi de France ».

Il est difficile d'oublier que ce prince, vainqueur à Azincourt cinq ans plus tôt, était le responsable du massacre de la chevalerie française.

Cependant, les suspensions d'armes affament les anciens soldats, qui s'organisent en bandes d'Ecorcheurs et poursuivent le ravage de la Champagne de 1437 à 1440. La reconquête de la province ne sera achevée qu'en 1441 et, en 1445, Charles VII pourra se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de l'Épine, dans une Champagne enfin pacifiée, mais exsangue.

La noblesse, décimée et appauvrie, ne joue plus aucun rôle. La vie artistique restera donc longtemps compromise et attendra la fin du siècle pour retrouver ses droits en même temps que le renouveau économique, mais elle sera surtout l'œuvre des bourgeois.

La Lorraine n'a pas été formellement impliquée dans la guerre de Cent Ans. Pourtant, elle était trop proche du centre du conflit pour ne pas y être mêlée.

Au siècle précédent déjà, Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême, avait trouvé la mort à Crécy (1346), aux côtés des Français.

A son tour, le duc Édouard de Bar sera victime de la tuerie d'Azincourt (1415). Enfin, l'inscription d'une statue de Mont-devant-Sassey est un éloquent témoignage du sort des populations de la vallée de la Meuse au début du XV^e siècle :

«Mil quatre cens et trente deux
Henry Martel qui de ceans
en forte guerre et temps douteux
curé fut environs vin ans».

Dans le climat de luttes qui s'est ainsi emparé de l'Occident, la Lorraine eut beaucoup à craindre des puissants ducs de Bourgogne, Philippe le Bon et surtout Charles le Téméraire.

L'installation en Lorraine de la dynastie angevine débute de façon malheureuse pour René I^{er}. Défait à Bulgnéville (1431) par son compétiteur Antoine de Vaudémont, le futur roi de Sicile est fait prisonnier par les Bourguignons et il n'obtiendra sa libération définitive que cinq ans plus tard, en 1436, moyennant une rançon de 400.000 écus d'or³.

L'infortune de René I^{er} reste pourtant moins grave que le péril encouru par son petit-fils René II (1473-1508), face aux ambitions de Charles le Téméraire.

Le nouveau duc de Bourgogne (1467) rêve des plus hautes destinées. Après avoir fait l'acquisition de la Haute-Alsace en 1469, il cherche à obtenir de l'empereur Frédéric III la couronne royale (1473), chasse René II de son duché et s'engage à faire de Nancy la capitale de la Lotharingie ainsi reconstituée (1475).

Cependant, tandis que Charles mène une campagne désastreuse contre les cantons suisses (1476), René II reprend possession de sa capitale.

Les Bourguignons doivent donc à nouveau faire le siège de Nancy et, alors que René II arrive à Saint-Nicolas-de-Port, accompagné de renforts helvétiques, le Téméraire se porte à sa rencontre. Le combat, qui a lieu le 5 janvier 1477 (n. st.), a des conséquences incalculables pour l'histoire de l'Europe : la mort de Charles le Téméraire devient le prétexte au démantèlement brutal du Grand Duché d'Occident⁴.

(3) Durant sa détention, René I^{er} séjourna longtemps, dans une tour du palais ducal de Dijon, nommée, depuis lors, tour de Bar.

(4) L'État bourguignon avait acquis une telle extension sous Philippe le Bon qu'il avait mérité le titre de «Grand Duché d'Occident».

À la mort du Téméraire, Louis XI s'emparait, non sans peine, des deux Bourgognes, de la Picardie et de l'Artois, tandis que l'héritière Marie de Bourgogne, mariée à Maximilien de Habsbourg, fils de l'empereur Frédéric III, ne conservait que la Flandre et les Pays-Bas, qui échapperont désormais à la mouvance française. Cf. J.P. Lecat 1982.

L'ANGE LIQVE - ANONCATION
ET HAVLT - LE GAT - GE - L'ENCARNATION
DU FILS DE DIEU - DE VIERGE - MORTIFELLE
REND - LE - SALVT - COME - DROIT - D'ONNETE
DES - O - MORTELS - TOY - DE - FRONT - VENANT - CY
AN - CHARGE - ES - POIR - SEVZ - DE - NANCY

CONFERGE - DE - OVI - CHEV - FVT - EN TERRE - NE -
CY - CONNAS - NOM - TRIOMPHANT - A - REINE -
DU - CIEL - ORBAIN - G - ARME - SOV - BTON - HENS - SE - ONE
M - III - C - SEPTANTE - ET - SIX - L'EN - SE - ONE

2-2 bis - Inscriptions de la porte de la Craffe, à Nancy.

Mais tel n'était pas le but recherché par René II, dont le duché retrouve, du même coup, la paix et la prospérité et dont le règne est un des moments les plus heureux de la Lorraine.

La croix à double traverse, symbole de triomphe et souvenir de l'ascendance de René II par Godefroy de Bouillon, devient l'emblème de la Lorraine, tandis que saint Nicolas est honoré, depuis lors, comme patron de la province, puisque le lieu de son sanctuaire, Saint-Nicolas-de-Port, est associé à la victoire de René II⁵.

Ces événements militaires, glorieux pour la Lorraine, sont évoqués par la porte de la Craffe, à Nancy, qui résume l'histoire médiévale de la cité.

Vestige des fortifications de 1336, cette porte, qui commande l'entrée nord de la vieille ville, doit son aspect actuel à ses deux tours, élevées en 1463. Ph 1.

Sur la face extérieure de la porte, une longue inscription de dix vers, y associe le triomphe de René II à son culte pour l'Annonciation :

«A. L'ANGELICQUE. ANNONCIACION
ET. HAULT. LEGAT. DE. L'INCARNATION
DU. FILZ. DE. DIEU. NE. DE. VIERGE. MOULT. NETTE
RENDS. LE. SALUT. COME. DROIT. ADMONNETTE
DIS. O. MORTELZ. TOY. DE. FRONT. VENANT. CY
AVE. MARIE. ESPOIR. SEUL. DE. NANCY»

«VIERGE. DE. QUI. DIEU. FUT. EN. TERRE. NE.
TU DONNAS. NOM. TRIOMPHANT. A. RENE.
DUC. DE. LORRAINE. ARME. SOUB. TON. ENSEIGNE
M. III. C. SEPTANTE. ET. SIX. L'ENSEIGNE».

(= 1476 anc. st.) Ph 2-2bis

(5) La croix de Lorraine, inaugurée par René II, est ainsi le rappel de la Croix patriarcale de Jérusalem. Le lieu précis de la victoire de René II sera commémoré par la construction du sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours, à la sortie sud de Nancy; cf. P. Chaiffaudel.

2 ASPECT ÉCONOMIQUE



U fait de leur situation au cœur de l'Occident, la Champagne et la Lorraine ont, de tout temps, connu une importante activité commerciale, attestée par la réputation de leurs foires.

Les foires de Champagne avaient pour centres Troyes, Provins, Bar-sur-Aube et Lagny-sur-Marne⁶, celles de Lorraine se tenaient à Saint-Nicolas-de-Port.

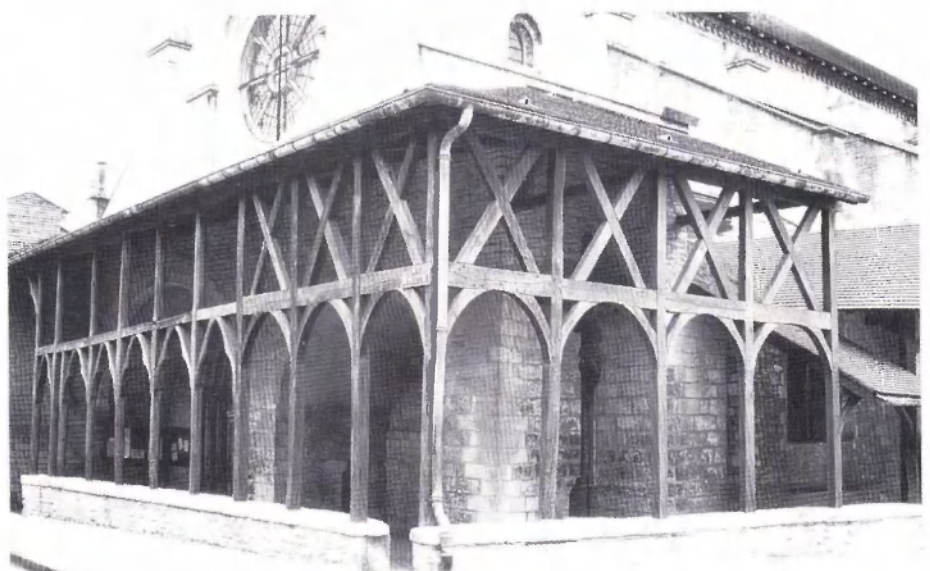
Le souvenir de ces foires est encore inscrit sur certains monuments : à Bar-sur-Aube, l'église Saint-Pierre est entourée d'une pittoresque galerie de bois, ou halloy, qui faisait, en effet, office de halle Ph 3 ; à Saint-Nicolas-de-Port, la grande église a conservé, sur son flanc nord, les boutiques des marchands, contemporaines de la construction de l'édifice (1481-1514).

Dès le XIII^e siècle, les foires de Troyes sont célèbres à travers l'Europe et la population de la ville atteint un chiffre considérable, estimé à 50.000 habitants.

Cette expansion est gravement compromise à partir du XIV^e siècle : la Peste Noire et la guerre de Cent Ans provoquent une baisse générale de la population, de sorte que la capitale de la Champagne ne compte plus que 15.000 habitants en 1480. Dans le même temps, il y a 10.000 habitants à Reims et 8.000 à Châlons.

L'enrichissement de la fin du XV^e siècle permet une remontée de la démographie, et Troyes atteindra 24.000 habitants au début du XVI^e siècle.

(6) Il y avait exactement deux foires annuelles, à Troyes et Provins, pour une seulement, à Bar-sur-Aube et Lagny ; cf. J. Pierre 1902, p. 424.



3 - Le "Halloy", autour de l'église Saint-Pierre de Bar-sur-Aube : c'est le dernier témoin des foires de Champagne.

Cette prospérité se traduit dans le développement des industries textiles, installées dans les principales villes, à Reims, Châlons, Troyes, Chaumont, Epinal. Mais elle est liée aussi au nouvel élan de la métallurgie, dû à l'invention du haut-fourneau, venue d'outre-Rhin. Grâce au minerai de fer, les forges se multiplient dans la région de Wassy et de Saint-Dizier, qui devient le premier centre métallurgique de France.

Ainsi se constitue une bourgeoisie, faite de drapiers et de maîtres de forges.

Quelques villes, tombées depuis lors dans l'oubli, connaissent à cette époque une remarquable prospérité : telles sont, au nord de la Lorraine, Marville qui a compté jusqu'à 3 ou 4.000 habitants, enrichis par l'industrie des draps et des cuirs, et, au sud de la Champagne, Les Riceys, dont l'accroissement de la population dans la première moitié du XVI^e siècle (environ 6.000 habitants) rendit nécessaire la construction d'une troisième église.

L'imprimerie, mise au point par Gutenberg à Mayence dès 1455, est introduite à Metz en 1482, à Troyes en 1483, à Châlons en 1488, à Saint-Nicolas-de-Port en 1492, ainsi qu'à Saint-Dié à la fin du XV^e siècle.

L'extension de l'imprimerie est favorisée par celle de la papeterie. Les moulins à papier, installés de bonne heure dans la région de Troyes, s'y multiplient à la fin du XV^e siècle et font leur apparition dans les Vosges (Arches, 1469).

A son tour, l'imprimerie permet l'essor de la gravure, qui aura une grande importance dans la diffusion des modèles offerts aux imagiers.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que l'essor de la fin du XV^e siècle, ait suivi une trajectoire rectiligne.

Sans atteindre la gravité de l'épidémie du milieu du XIV^e siècle, la peste poursuit ses ravages périodiques au cours de la fin du Moyen Age.

Le mal envahit la région troyenne de 1480 à 1482 et beaucoup de Troyens se réfugient alors en Bourgogne. Une cloche de Villemaur, datée de 1482, porte cette inscription : «Je fais fuir la peste»⁷. Puis l'épidémie gagne Bar-le-Duc en 1483.

Une nouvelle épidémie touche la Champagne méridionale de 1491 à 1499 et la cité de Villemaur est désertée pendant six ans.

La peste est signalée encore à Bar-le-Duc en 1500 et 1513.

Elle reparait à Troyes en octobre 1517, atteint son paroxysme au cours de l'été 1518 et s'éteint au mois de novembre suivant. Le mal est colporté par les laines des drapiers et les vieux linges des papetiers.

En 1522, la peste est générale en Lorraine et dans le Barrois ; elle inquiète la région troyenne dans le même temps et y sévit spécialement en 1524.

En 1526, elle force les religieux de Saint-Mihiel à quitter leur monastère⁸.

En dehors de la mortalité qu'elles entraînent, ces épidémies se traduisent ainsi par des déplacements temporaires de populations⁹.

(7) G. Bernard 1971, p. 52

(8) Pour les épidémies de peste, cf. Boutiot 1857 et Aimond 1954.

(9) Le développement des échanges commerciaux favorise la contagion entre pays voisins.

L'épidémie sévit dans le même temps à Nuremberg : le fait est attesté par la migration du bourgeois Sebald Schreyer qui, fuyant la peste, introduit le culte de son saint patron à Schwäbisch Gmünd en fondant, à l'église Sainte-Croix, l'autel de saint Sebald (1508).

3

ASPECT RELIGIEUX



LES misères qui accablent les provinces de l'Est, à la fin du Moyen Âge, donnent un regain à la vogue des pèlerinages. Dès la fin du XIV^e siècle, les populations du nord de la Lorraine accourent vers le sanctuaire de Notre-Dame d'Avioth, situé alors en territoire luxembourgeois. L'importance du pèlerinage est attestée par l'existence d'un oratoire annexe qui servait à l'offrande des aumônes et qui porte encore le joli nom de «Recevrresse».

Les Champenois implorent le secours de Notre-Dame de l'Épine, dans le sanctuaire qui lui est consacré. Un afflux considérable de dons et de legs permet la reconstruction de l'édifice, de 1405 à 1459, c'est-à-dire au plus fort de la crise. Une inscription de 1439 rappelle la contribution des «merciers de Châlons» et prouve que la générosité populaire a retrouvé l'élan des bâtisseurs de cathédrales.

En 1429, lorsque Jeanne d'Arc entreprend sa chevauchée jusqu'à Chinon, son premier soin est de se rendre en pèlerinage à Saint-Nicolas-de-Port.

Enfin, au lendemain de la victoire de René II, les revenus du pèlerinage de Saint-Nicolas permettent la construction de «la grande église», bâtie, avec une étonnante célérité, de 1481 à 1514, tandis que, sur le lieu de son combat, aux portes de Nancy, René II fait élever le sanctuaire de Notre-Dame de Bonsecours, en témoignage de pieuse reconnaissance.

On sait que le courant mystique de la fin du Moyen Âge a connu une ampleur particulière en Rhénanie, sillonnée, au cours des XIV^e et XV^e siècles, par une série de prédicateurs célèbres comme Jean Tauler († 1361), Ludolphe de Saxe († 1378), Nicolas de Cues († 1464), Thomas de Kempfen († 1471), et Hans Geiler de Kaysersberg († 1510).

Aussi ne faut-il pas s'étonner que la Rhénanie abonde en images précoces de la Passion, images douloureuses et pitoyables, qui atteignent leur point culminant dans la vision déchirante du Christ de Grünewald, au retable d'Issenheim (1515).

Ce renouveau spirituel devait trouver un large écho en Champagne et en Lorraine.

Jean Charlier, dit Gerson, chancelier de l'Université de Paris en 1395, était un Champenois, natif du village de Gerson, près de Rethel. Après avoir séjourné en Bavière et en Autriche, il a laissé de nombreux traités, dans lesquels il insiste sur la dévotion à la Passion et à la Croix († 1429)¹⁰.

(10) Il est même considéré quelquefois comme l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, mais la thèse de l'attribution de ce livre à Thomas de Kempfen (1441) reste la plus plausible — cf. A. Ampe 1971.

Il va sans dire que l'invention de l'imprimerie au milieu du XV^e siècle a joué un rôle déterminant dans la diffusion des traités religieux et des gravures qui les illustrent.

Mais l'imagerie a bénéficié aussi d'un événement très important : la représentation des mystères de la Passion, inaugurée à Paris en 1380, puis reprise à Metz en 1437 et à Troyes en 1482.

Le Mystère, qui se jouait à Troyes, demandait alors plus de cent acteurs¹¹.

Le théâtre rejoint d'ailleurs les préoccupations de l'art littéraire : vers 1450, Arnoult Gréban consacre 30.000 vers au Mystère de la Passion et ce texte, accompagné de miniatures, sera souvent imprimé au cours des XV^e et XVI^e siècles.

Comme la Rhénanie voisine, la Champagne et la Lorraine montrent une prédilection toute spéciale pour les thèmes de la Passion et elles ont produit, dans ce domaine, une série de grands chefs-d'œuvre, tels que Portements de croix, Christs de Pitié, Crucifixions et Sépulcres.

A côté de la multiplication de ces figurations, le culte de la Passion s'affirme à travers quelques monuments au caractère exceptionnel.

De 1356 à 1418, la collégiale de Lirey, à 18 km au sud de Troyes, abrite une insigne relique, le Saint Suaire du Christ, amené en ce lieu par Geoffroy de Charny, au retour d'une expédition en Orient, et aujourd'hui conservé à Turin¹².

Dès la deuxième moitié du XIV^e siècle, le Saint Suaire attire les foules en Champagne, mais le pèlerinage est interrompu par la guerre, en 1418 : la relique doit être mise à l'abri à Saint-Hippolyte, en Franche-Comté, d'où elle migrera vers Chambéry, en 1453.

Beaucoup plus tard, l'église Saint-Nicolas de Troyes est l'objet d'une singulière reconstitution historique, due à l'action de deux pèlerins de Jérusalem, remplis de dévotion pour les Lieux saints :

— en 1504, le vicaire Jacques Colet fait construire la chapelle haute du Calvaire, remaniée après l'incendie de 1524 ;

— en 1530, le bourgeois Michel Oudin complète l'entreprise en ajoutant, dans la partie basse de l'église, un sépulcre en forme de caveau, suivant le plan qu'il avait rapporté de Palestine.

La fondation de Saint-Nicolas de Troyes n'est pas unique en son genre : à Pont-à-Mousson, Philippe de Gueldre, veuve du duc René II avait fait élever, dans le jardin des Clarisses où elle s'était retirée, la chapelle du « Mont d'Olivet ».

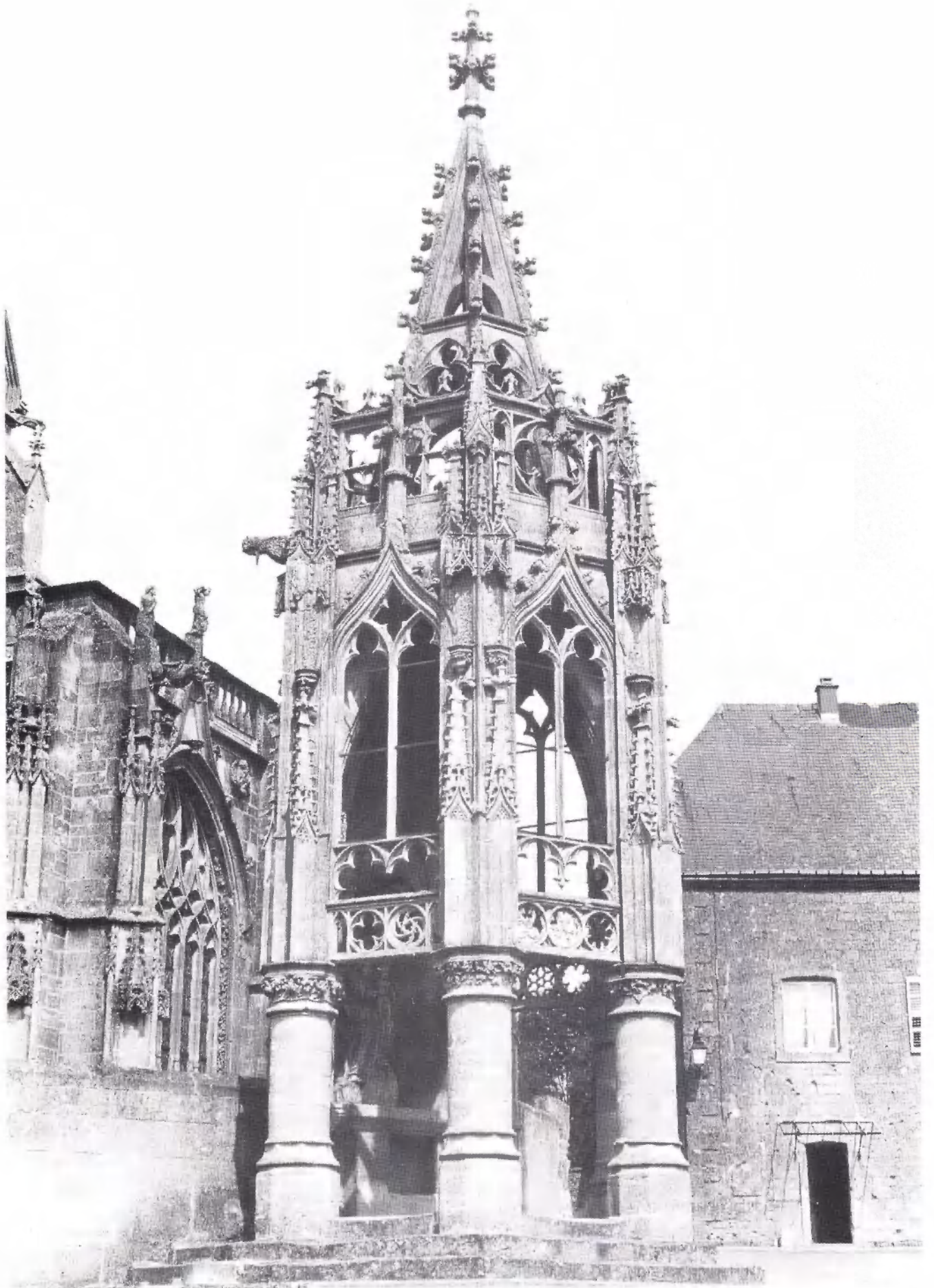
Enfin, dernier indice non moins évocateur de la ferveur populaire pour la Croix, la Belle-Croix de Troyes, dressée en 1495 sur la place actuelle de l'Hôtel de ville et détruite en 1792, avait été dotée de précieuses reliques du Calvaire.

Très rapidement, elle devint un but de pèlerinage et un pôle d'attraction au cœur de la cité champenoise ; les foules se prosternaient à ses pieds, jour et nuit, faisant obstacle à la circulation, et sa réputation lui valut même le respect des Huguenots¹³.

(11) Ce type de manifestation s'est maintenu jusqu'à nos jours en Bavière, à Oberammergau, où il réunit jusqu'à 1 700 personnages.

(12) Il s'agit, en fait, d'un linceul, mais son exposition normale, à l'état plié, le réduit à la dimension d'un linge à sucer ; cf. J. Baudoin 1983, p. 149.

(13) cf. Det 1884.



4 - La "Recevrresse" d'Avioth.